

Temporalité et trauma dans le recueil de nouvelles *Ejo* de Beata Umubyeyi Mairesse

Alina-Laura Clinciu

Faculté de Lettres et d'Arts

Université Lucian Blaga

Sibiu, Roumanie

ORCID : 0009-0007-1471-3609

Résumé — Cet article examine les thèmes de la temporalité et du trauma dans *Ejo*, un recueil de nouvelles de Beata Umubyeyi Mairesse. En utilisant le terme kinyarwanda « *ejo* », qui signifie à la fois « hier » et « demain », l'auteure dépeint une temporalité complexe et non linéaire qui reflète les effets persistants du génocide des Tutsis au Rwanda. À travers une structure narrative fragmentée et des récits de mémoire traumatique, Mairesse explore comment les souvenirs douloureux influencent le présent et l'avenir de ses personnages. L'article analyse également les techniques littéraires employées pour illustrer les dilemmes identitaires et la transmission intergénérationnelle du trauma.

Mots-clés — temporalité, trauma, mémoire, génocide, postmémoire

I. INTRODUCTION

Dans le recueil de nouvelles *Ejo* [1], paru en 2015, Beata Umubyeyi Mairesse tisse un récit poétique et puissant qui aborde les séquelles de traumatismes collectifs et personnels à travers une temporalité complexe. Son œuvre s'inscrit dans le contexte de la mémoire du génocide des Tutsi au Rwanda, mais elle transcende les frontières géographiques et temporelles pour toucher à l'universalité de la douleur et de la résilience. Ce recueil explore comment les strates de passé et de futur se superposent pour créer une temporalité qui, loin d'être linéaire, est fragmentée, parfois circulaire, et souvent hantée par le non-dit : « Rescapée, transfuge social, et racial, j'ai tenté, dans ces quelques textes de fiction, de peindre cet *ejo* complexe, à travers des histoires de femmes qui disent leur passé simple, leur conditionnel présent et leur futur, certainement imparfait. Des textes qui illustrent combien hier épuise, hante et bouleverse la vie des survivant.e.s du génocide des Tutsi du Rwanda. Ceci n'est pas un recueil de nouvelles du génocide. Il y est question de l'avant, l'*ejo*-hier, ces années d'espoir et d'inquiétude mêlées, mais il s'agit surtout ici des jours d'après, l'*ejo* - demain de la survivance ». [1, p.15]

La recherche abordera la question suivante : comment la temporalité dans *Ejo* permet-elle de représenter les traumas personnels et collectifs, et comment ce cadre temporel influe-t-il sur l'expérience de la mémoire et de l'identité dans un contexte post-génocidaire ? L'analyse empruntera aux théories du trauma et de la mémoire, tout en intégrant une réflexion sur le langage et la temporalité dans la littérature postcoloniale.

II. CADRE THEORIQUE

A. La théorie du trauma

La théorie du trauma, notamment à travers les travaux de Cathy Caruth [2], soutient que le trauma introduit une rupture dans le temps et la mémoire. Le traumatisme ne peut être directement raconté ou compris de manière linéaire ; il est revisité à travers des bribes et des analepses, souvent involontaires et incontrôlables. La dislocation temporelle devient alors une caractéristique fondamentale des récits traumatiques. Caruth propose que le trauma soit une expérience inassimilable qui ne peut être racontée de manière directe et linéaire : « L'impact du trauma est tel qu'il survit dans la mémoire comme une empreinte indélébile, apparaissant de manière fragmentée et impossible à articuler » [2, p. 5, n.t.].

Le traumatisme est constamment revisité sous forme de souvenirs involontaires et fragmentés, reflétant une temporalité interrompue et complexe.

Dori Laub et Shoshana Felman [3] explorent la notion de témoignage et la difficulté d'articuler l'expérience traumatique, notant que le trauma s'accompagne souvent de silence et de fragmentation. Le survivant vit dans un présent hanté par le passé.

B. La temporalité dans la littérature postcoloniale

La temporalité dans les littératures postcoloniales, selon Homi Bhabha [4], est souvent marquée par une "double temporalité" où le passé colonial et le présent postcolonial coexistent et s'entrelacent. Dans le cas du Rwanda, à la complexité de la mémoire coloniale s'ajoute la brutalité du génocide, qui crée une temporalité plurielle dans laquelle les survivants et les descendants doivent négocier entre les souvenirs douloureux, l'héritage culturel et les aspirations futures.

Franz Fanon [5] examine la manière dont le colonialisme affecte l'identité et la temporalité des colonisés, provoquant une distorsion de la perception de soi et de l'histoire personnelle.

Derrida [6] introduit le concept de « temps spectral », où les fantômes du passé hantent le présent. Cette notion peut être appliquée à *Ejo* pour explorer comment les souvenirs du génocide affectent continuellement les personnages.

C. Le concept de postmémoire

Marianne Hirsch [7] développe la notion de « postmémoire » pour décrire comment les descendants de survivants d'événements traumatiques sont marqués par une mémoire héritée, vécue indirectement mais qui devient centrale dans leur construction identitaire. Dans *Ejo*, Mairesse donne une voix aux jeunes générations qui, bien qu'elles n'aient pas vécu directement le génocide, portent en elles le poids de cette histoire collective, illustrant la persistance du trauma à travers les générations.

III. LA STRUCTURE TEMPORELLE DANS EJO

A. Contextualisation du recueil de nouvelles *Ejo* : structure.

Le recueil *Ejo* de Beata Umubyeyi Mairesse est une exploration littéraire riche en nuances et en subtilités, où la temporalité joue un rôle central dans la compréhension du trauma et de la mémoire. Le terme « *ejo* » en kinyarwanda, signifiant à la fois « hier » et « demain », incarne cette ambiguïté temporelle, un entre-deux qui reflète le positionnement du témoin et du survivant rwandais. En lisant *Ejo*, on est transporté dans un espace où passé et futur se confondent, et où le présent apparaît comme une ligne de fracture entre ce qui a été et ce qui reste à venir. Cela donne à voir comment Umubyeyi Mairesse aborde le génocide des Tutsis en mobilisant des structures temporelles complexes, une technique littéraire qui fait écho aux théories sur le trauma et la mémoire.

Le recueil est structuré de manière à ce que les trois premières nouvelles représentent le passé, le « Hier », c'est-à-dire l'avant-génocide, tandis que la cinquième nouvelle, *France- Kazungu*, ouvre la porte sur « l'Après », soit les conséquences du génocide et les questionnements identitaires qui en découlent. En prenant

comme point de départ ce schéma, Mairesse nous propose une sorte de voyage à travers le temps où l'on comprend que le passé est toujours présent, et que le futur est chargé des cicatrices de l'histoire. Cette temporalité fragmentée devient un miroir du trauma, où les personnages sont en permanence hantés par des souvenirs qu'ils ne peuvent ni oublier ni entièrement revivre.

Dans la quatrième nouvelle *Sœur Anne, ne vois-tu rien venir*, Mairesse utilise la forme épistolaire pour nous offrir la perspective d'une religieuse arrivée au Rwanda en 1983, avec des lettres qui s'étendent jusqu'en 2013. Ce choix de format permet de marquer le passage du temps tout en intégrant un point de vue extérieur, celui d'une observatrice occidentale plongée dans un contexte qu'elle ne peut comprendre pleinement. La dernière lettre, écrite des années après le génocide, montre comment le trauma continue de résonner à travers le temps, même pour ceux qui n'en ont été que témoins indirects. Cette technique souligne la portée universelle du trauma et comment il persiste, que l'on soit directement impliqué ou non.

B. Une chronologie non-linéaire

Dans *Ejo*, les récits se construisent selon une temporalité fragmentée, mêlant sans cesse le passé et le présent. Les souvenirs refont surface, souvent de manière inattendue, brouillant les frontières entre les époques et obligeant les personnages à vivre dans un état de temporalité suspendue, où le passé s'invite dans le quotidien et refuse de s'effacer. Cette rupture temporelle rappelle le concept de « temps spectral » de Derrida [6], où les fantômes du passé continuent de hanter le présent, perturbant la progression linéaire.

Mairesse, en adoptant une narration fragmentée dans *Ejo*, reflète cette discontinuité temporelle propre au trauma, où le passé envahit constamment le présent, rendant la reconstruction d'une identité linéaire difficile, voire impossible.

C. La polysémie du mot « *ejo* »

Ejo, qui signifie à la fois « hier » et « demain » en kinyarwanda, incarne cette ambivalence temporelle et sert de métaphore centrale à l'ensemble du recueil. Le titre souligne l'impossibilité de séparer strictement les temporalités ; le hier conditionne le demain, et les personnages de Mairesse évoluent dans un entre-deux qui brouille les lignes entre les différents temps. Cette polysémie s'étend dans les récits où les souvenirs sont à la fois fardeaux et moyens de résistance, liant de manière indissociable le passé traumatique au futur incertain.

Mairesse évoque le Rwanda avant et après le génocide à travers le regard de ses personnages, qui oscillent entre passé et futur : « Hier et demain s'entremêlent sans cesse dans la vie quotidienne, et le présent n'est qu'un fragile équilibre entre les deux. » [4, p.176, n.t.].

D. Les marqueurs culturels et temporels

Mairesse utilise des éléments culturels tels que la langue, les chants et les rituels pour ancrer ses récits dans la culture rwandaise, tout en soulignant le déchirement temporel. Ces éléments permettent de construire une continuité identitaire malgré la dislocation provoquée par le génocide et l'exil. Le multilinguisme – avec des passages en kinyarwanda et en français – reflète également cette tension temporelle et culturelle, où le passé et le présent coexistent et se confrontent.

Dans certains passages de *Ejo*, Mairesse fait référence aux divisions culturelles et linguistiques qui persistent après la colonisation, créant une perception troublée de l'identité et du temps. Par exemple : « Noir d'un côté, rouge de l'autre. Une peau métisse génère un tas de représentations. Blanche en Afrique, noire en Europe. Souvent, c'est en parlant avec les gens dans leur propre

langue, sans le moindre accent, que j'ai réussi à me libérer de la caricature. Porter sa peau comme on porte un vêtement réversible. Pour sauver cette peau, pendant le génocide, j'ai prétendu que je ne parlais pas du tout le kinyarwanda. Renier ma langue maternelle. Être blanche pour leur faire oublier que j'étais aussi noire, tutsi. » [1, p.14]

IV. REPRÉSENTATION DU TRAUMA DANS *EJO*

A. Le silence et la fragmentation narrative

L'œuvre de Mairesse recourt à des silences et à une fragmentation narrative qui symbolisent l'inexprimable. Les souvenirs sont fragmentés, parfois inachevés, et les narrations entrecoupées de non-dits. Cette écriture fragmentée, qui résonne avec les travaux de Dori Laub [3] sur la difficulté d'exprimer le trauma, souligne que certains aspects du génocide et de ses conséquences restent indicibles. Ce silence renforce l'idée que le trauma ne peut pas toujours être articulé et que son empreinte est ineffaçable.

Les récits de silence dans *Ejo* où des personnages hésitent à raconter des événements du passé, illustrent cette difficulté d'expression. Cette hésitation dans les récits de Mairesse reflète la crise de l'expression du trauma [2, p. 57, n.t.].

B. La transmission intergénérationnelle du trauma

Le recueil explore comment le trauma est transmis aux générations qui suivent, une notion centrale dans le concept de postmémoire. Par exemple, des personnages jeunes qui n'ont pas vécu directement le génocide ressentent néanmoins son impact à travers les histoires, les peurs et les comportements de leurs parents et grands-parents. Mairesse donne à voir cette transmission par des fragments de récits qui reviennent d'une histoire à l'autre, répétant et amplifiant le trauma collectif. Dans *Ejo*, les personnages plus jeunes sont affectés par les souvenirs et le trauma transmis par leurs parents.

C. Résilience et reconstruction identitaire

Malgré l'omniprésence du trauma, *Ejo* montre également des moments de résilience et de tentative de réconciliation. Les personnages cherchent à reconstruire leur identité dans le sillage des violences passées, en tentant de se reconnecter avec leur culture et leur histoire. Dans cette dynamique, la temporalité devient à la fois un obstacle et un moyen de guérison, car les personnages doivent apprendre à négocier avec leur passé pour pouvoir envisager un avenir.

V. TEMPORALITÉ, MÉMOIRE ET LANGAGE

A. La fluidité temporelle comme reflet de la mémoire

La fluidité temporelle dans *Ejo* devient une extension de la mémoire humaine, où les souvenirs reviennent sous forme d'analepses ou de visions, intégrant le passé dans le présent de manière souvent douloureuse. Cette manière de jouer avec le temps invite le lecteur à une expérience immersive du trauma, où le passé n'est jamais totalement révolu.

B. Le rôle du langage dans la formation de la mémoire

Le multilinguisme de Mairesse, combinant le français et le kinyarwanda, reflète la dualité identitaire des personnages et la manière dont la mémoire se forme à travers les mots. Le langage n'est pas neutre ; il porte les marques du passé et façonne la manière dont les personnages se souviennent et se racontent. Les passages en kinyarwanda symbolisent un retour aux racines, tandis que le français, langue du colonialisme, évoque souvent une dislocation culturelle et identitaire.

C. *Impact du contexte colonial et post-colonial sur la perception du temps*

Le contexte colonial et post-colonial du Rwanda influence la manière dont les personnages perçoivent le temps et l'histoire dans *Ejo*. Leste temporalité hybride et traumatique rappelle les analyses de Frantz Fanon [4], pour qui le colonialisme produit une dislocation identitaire et temporelle. Le génocide, ajouté à cet héritage colonial, crée un double traumatisme où la temporalité devient un espace de conflit.

CONCLUSIONS

Dans *Ejo*, Beata Umubyeyi Mairesse déploie une temporalité complexe et fracturée pour explorer le trauma à la fois individuel et collectif. Par le biais d'une chronologie non linéaire, de la polysémie de *Ejo* et de la fragmentation narrative, elle montre

comment le passé et le futur se rejoignent dans un présent hanté, où la mémoire et l'identité sont en perpétuelle reconstruction. Ce travail contribue non seulement à la littérature du trauma, mais aussi aux études postcoloniales, en exposant comment les survivants et leurs descendants naviguent entre des temporalités multiples et conflictuelles.

REFERENCES

- [1] B.U. Mairesse, *Ejo*, Autrement, 2015.
- [2] C. Caruth, *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*. Johns Hopkins University Press, 1996.
- [3] D. Laub et S. Feldman, *Testimony: Crisis of Witnessing in Literature, Psychoanalysis and History*, Routledge, 1992.
- [4] H.K. Bhabha, *The Location of Culture*, Routledge, 1994.
- [5] F. Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Editions du Seuil, 1952.
- [6] J. Derrida, *Spectres de Marx*, Galilée, 1993.
- [7] M. Hirsch, *The Generation of Postmemory: Writing and Visual Culture After the Holocaust*, Columbia University Press, 2008.